

fermiers du val de Niolly, une ferme isolée au milieu des bois. Ces gens-là étaient trois et tous armés de fusils, le fils et les deux beaux-frères. Ils écoutèrent tout frémissants le récit du vieux Jérôme, et le plus jeune lui dit :

— J'ai bonnes jambes, j'arriverai avant vous à Laneuville.

Le père Jérôme rebroussa donc chemin avec les deux autres et revint à la Combette.

Alors, se sentant soutenu, et en attendant l'arrivée des gendarmes, le fermier proposa bravement de visiter la maison.

La Marianne avait le délire, et son énergie avait fait place à une sorte de prostration.

Le petit Jean Blanc, seul, conservait toute sa présence d'esprit. Quant à la fermière, elle était allée s'enfermer dans le grenier à fourrage.

Les gens du val de Niolly étaient courageux. Ils visitèrent bravement la maison.

Partout les traces de la lutte sans merci qu'avait soutenue le malheureux vieillard. Meubles renversés, portes brisées, du sang partout.

Il s'était sans doute éveillé en sursaut et s'était levé pour aller au-devant des voleurs, car c'étaient des voleurs, on n'en pouvait douter en voyant les tiroirs du secrétaire forcés.

M. Jalouzet avait touché quelques jours auparavant une somme considérable en or, prix d'une coupe de bois, quelque chose comme quarante mille francs.

La Marianne, hébétée, continuait à répéter :

— Maubert ? où est Maubert ?

Les gendarmes arrivèrent au grand galop, suivis du juge de paix.

Le jour commençait à poindre, et les fermiers du val de Niolly avaient constaté facilement que les assassins étaient sortis par le potager et avaient gagné le bois.

Le fusil du vieillard était déchargé des deux canons, preuve qu'il avait fait feu deux fois.

Dans le potager, il y avait un reste de neige, et sur cette neige des gouttes de sang. L'un des meurtriers était donc blessé.

Au premier étage, il y avait un grand salon qu'il fallait traverser pour arriver à la chambre à coucher de M. Jalouzet.

En face des croisées était une glace et cette glace avait été brisée d'un coup de hache.

Pourquoi ?

Le juge de paix, le brigadier, les fermiers eux-mêmes se posaient cette question sans la résoudre. Les uns voulaient que la victime eût esquivé un premier coup qui serait allé frapper la glace. Les autres disaient que sans doute les assassins avaient pris la glace pour une porte vitrée.

Alors le gendarme Nicolas Sautereau, notre ancienne connaissance, prit la parole à son tour.

— Ce n'est pas cela, dit-il.

— Qu'est-ce donc ? demanda le juge de paix un peu piqué.

— Nicolas montra l'une des fenêtres qui était encore ouverte.

— Cette nuit dit-il, il faisait clair de lune.

— Oui.

— Il est venu sans doute un moment où les rayons de lune ont dû frapper directement la glace.

— Eh bien ?

— L'un des assassins, celui qui était armé de la hache, poursuivit Nicolas, sera entré ici, à ce moment-là. Il aura marché droit devant lui, se sera aperçu dans la glace sans se reconnaître, et, croyant avoir affaire à un ennemi, il aura déchargé un coup de hache sur le défenseur imaginaire du pauvre vieillard.

Ceci est tellement logique que tout le monde se rangea à l'avis de Nicolas.

On avait transporté le cadavre sur son lit, et dix à douze personnes, outre la justice, se trouvaient dans la chambre, car plusieurs habitants de Laneuville avaient, en apprenant la sinistre nouvelle, suivi les gendarmes.

Le nom de Jean Lapin circulait dans la foule.

Quelques-uns y mêlaient celui des Leloup.

Mais le père Jérôme dit :

— Ce ne peut pas être eux qui ont fait le coup. Ils sont à Laneuville depuis hier soir.

— C'est vrai ! répétèrent plusieurs personnes qui avaient vu la famille mal famée établie tout entière dans le cabaret de la Bilin.

Le juge de paix était un homme jeune et intelligent. Tout lui prouvait que les assassins étaient au moins deux ; il fit sur-le-champ ce raisonnement au brigadier de gendarmerie :

— Jean Lapin n'a d'autres accointances dans le pays que les Leloup. Si les Leloup sont étrangers au crime, Jean Lapin n'est pas le coupable, il faut chercher ailleurs.

En ce moment Maubert arriva.

Le garde-chasse apprit avec stupeur ce qui s'était passé et il vint se jeter tout en pleurs sur le corps de son maître, en s'accusant d'avoir causé sa mort.

La Marianne était comme folle.

Cependant il ne suffisait pas de constater le crime, il fallait rechercher les assassins.

Le brigadier parlait de faire une battue dans les bois environnants. Mais Nicolas Sautereau le prit à part :

— Mon brigadier, dit-il, je désirerais vous dire deux mots en particulier.

— Parlez, dit le brigadier, à qui on avait reconnu Nicolas comme un homme intelligent et résolu.

— Au lieu de battre les bois, dit-il, si vous voulez me laisser faire, nous tiendrons les assassins avant demain.

Le brigadier le regarda avec étonnement.

— J'ai mon idée, ajouta Nicolas.

— Voyons, camarade, expliquez-vous, dit le brigadier.

Nicolas avait attiré son chef dans l'embrasure de la croisée et il parlait assez bas pour que nul ne pût entendre ce qu'il allait lui dire.

— Ecoutez, brigadier, dit-il, vous m'avez envoyé cette nuit chez la Bilin.

— Oui.

— Avec l'espoir que nous entendrions, mon camarade et moi, quelques mots sur Jean Lapin, l'assassin du courrier.

— Eh bien ?

— Les Leloup, que j'ai suivis constamment des yeux, sont venus avec affectation, dès dix heures du soir, et il se sont mis à jouer. On m'avait dit qu'ils étaient querelleurs, mais ils se sont conduits fort paisiblement. Leur femme, la Fouine, comme on l'appelle, est arrivée un peu avant minuit. Elle avait un panier au bras. Ce panier était vide. Je l'ai surprise échangeant un regard d'intelligence avec ses hommes, et, dès lors, j'ai cru comprendre qu'ils n'étaient venus les uns et les autres que pour établir un alibi. Vers une heure du matin, il y a une personne qui a dit : « Jamais je n'ai vu le temps si dur, et il fait bon être dans son lit. » Un autre a répondu : « Si Jean Lapin est dans les bois, il ne doit pas avoir chaud. » La Fouine et le vieux se sont regardés, et il m'a semblé que le vieux souriait.